

FABLES,
ANECDOTES,
BONS MOTS,
ET
PETITS CONTES,

tirés de bons Auteurs François

à l'usage des Commencans.

Tartu Riikliku Ülikooli
Raamatukogu

195324



Imprimé à Revel, par Jversen et Fehmer

1789.

Henri Frederique de Koenig



Fables.

Le Renard et la Cicogne.

Tu as beaucoup voyagé, disoit le Renard à la Cicogne : raconte - moi donc quelque chose des païs étrangers, que tu as vus ? A ces mots, la Cicogne lui nomme chaque marais, chaque prairie, où elle avoit mangé les vers les plus délicats et les grenouilles les plus grasses.

L'Ane et le Loup.

Un âne rencontrant un loup affamé, le prioit en tremblant d'avoir compassion de lui. Je suis malade et dans la misère, lui disoit-il; vois quelle terrible épine je me suis enfoncée dans le pied.

En vérité je te plains, lui répondit le loup; en conscience je me crois obligé, de te délivrer de tes douleurs. A peine eut-il prononcé ces mots, que l'âne fut en pièces.

Le Loup et le Berger.

Un mal contagieux avoit fait perir le troupeau d'un Berger. Le loup l'apprit, et voulut lui en temoigner ses regrets. Ah! berger, est-il bien vrai qu'il vous soit arrivé un si grand malheur? Quoi! vous avez

perdu tout votre troupeau, tous ces moutons si beaux, si doux, si gras! J'en suis pénétré; J'en verserois volontiers des larmes de sang. Que je te suis obligé repondit le berger! Jë vois que tu as un coeur très compatissant. Le chien ajouta: Oui, très compatissant, lorsque le malheur d'autrui est la source du sien.

L'Avare.

Malheureux que je suis! disoit un avare à son voisin en pleurant. On m'a dérobé cette nuit un trésor que j'avois enfoui dans mon jardin, et on a mis une pierre à sa place.

Vous n'en auriez pas fait usage, dit le voisin. Jmaginez-vous donc que la pierre est un trésor; & vous n'en ferez pas plus pauvre.

Je n'en ferai pas plus pauvre, repondit l'avare; non, mais un 'autre en fera plus riche. Un autre en fera plus riche? Ah! j'en mourrai de chagrin.

Dispute des Animaux sur la préséance en quatre Fables.

Une dispute sur la préséance s'étoit élevée parmi les animaux. Le cheval dit: Que l'homme en soit le juge, il n'est pas intéressé dans la querelle, il sera impartial. Mais - a - t - il l'intelligence nécessaire, dit la taupe en hausfant sa voix? Sçaura - t - il discerner notre mérite que les meilleurs yeux ne découvrent pas toujours?

Bien avisé! dit le Mulot.

En effet, réprit le Herisson; je ne croirai jamais que l'homme ait assez de pénétration.

Taisez

Taisez - vous , interrompit le Cheval, nous le sçavons. Celui qui est le moins fondé à croire sa cause bonne (est, toujours le premier à croire sa cause bonne,) est toujours le premier à révoquer en doute les lumières de son juge.

2.

L'Homme est pris pour juge. Encore un mot , s'écrie sa Majesté Lionne ; tu prononceras ensuite. Homme, d'après quelle règle comptes-tu apprécier notre mérite ?

D'après quelle règle ? Belle demande ! d'après le plus ou le moins d'utilité que je retire de vos services.

A merveille ! dit le Lion piqué de la réponse ; combien serois - je alors au dessous de l'Ane ? Homme, tu ne peux pas être notre juge - retire - toi.

L'Homme s'en alla. Eh bien ! dit la Taupe d'un air railleur... Vois - tu, Cheval ? Le Lion croit aussi que l'homme ne peut être notre juge : le Lion pense comme nous.

Mais sur de meilleures raisons, dit le Lion, en jettant sur eux le regard le plus méprisant.

Notre différent, continua le Lion, est, si j'en juge bien, une dispute absolument inutile. Regardez - moi comme le plus considérable ou comme le moindre de tous, la chose m'est égale : je me connois et c'est assez, ayant dit cela, il quitta l'assemblée.

Le sage Eléphant, le Tigre hardi, l'Ours toujours grave, le Cheval avec son air noble, le Renard content de sa finesse, en un mot,
tous

tous ceux qui sentoient leur merite, suivirent bientôt son exemple.

L'Homme vrai.

Un Roi avoit condamné à mort un de ses esclaves : celui-ci étant sans espérance, ne menageoit plus rien et accabloit le Roi d'injures. Que dit-il ? demanda le Roi à son *Favori*. Seigneur, il dit que les recompenses de l'autre vie sont pour les Princes qui pardonnent, et il Vous demande grace. Je l'accorde dit le Roi. Un Courtisan depuis longtems ennemi du *Favori* avoit entendu le discours de l'esclave, et dit à son maître ; ce malheureux vous accabloit d'injures. Le Roi repondit : Le mensonge qu'on m'a fait est humain, et ta vérité est cruelle. Et puis se tournant vers son *Favori*, il lui dit : Oh ! mon ami c'est toi, qui me diras toujours la vérité.

Le Porc et le Chêne.

Un Porc se rassassoit sous un grand Chêne des Fruits qui en étoient tombés. Tandis qu'il avaloit un gland, il en devoit un autre des yeux. Animal ingrat, lui dit à la fin le Chêne, tu te nourris de mes fruits, sans jeter sur moi un seul regard de reconnoissance. Alors le Porc s'arrête un instant & grogne ces mots: Je ne serois avare ni de regards ni de reconnoissance, si je pouvois seulement me persuader, que tu eusses laissé tomber tes glands pour moi.

Anecdotes

Bons mots & petits contes.

Le Visir Azamet avoit plu dans sa jeunesse au Sultan Mahmoud, qui l'éleva aux premières dignités de l'Empire. Dès qu'Azamet

met fut en place, il voulut reformer les abus; mais les Grands & les Jmans le perdirent dans l'esprit du Prince, et même du peuple.

Privé de ses biens & sans amis, Azamet se retira dans les rochers de Korasan. Là il vivoit seul dans une petite cabane qu'il avoit construite & il cultivoit un petit terrain au bord d'un ruisseau. Il y avoit deux ans qu'il vivoit dans cette solitude, lorsque le sage *Usbeck* découvrit sa retraite. Les conseils vertueux d'*Usbeck* n'avoient pas peu contribué à la perte du Visir. Le sage qui n'avoit point oublié son ami dans sa disgrâce partit pour Korasan.

Usbeck n'étoit plus loin de la cabane du Ministre, lors qu'il le rencontra. Ils se reconnurent, ils s'embrasèrent; le sage versoit des larmes, le visage d'*Azamet* étoit riant, son front étoit serein, & la joie étoit dans ses yeux.

Béni soit l'Eternel, qui donne de la force aux malheureux, dit Usbeck! Celui qui possédoit une belle maison dans les riches plaines de Ghilem est content d'habiter une cabane dans les rochers de Korasan. O Azamet! ta vertu t'a suivi dans ces déserts, elle te console d'avoir perdu les roses d'Herat, les turquoises de Nishapour & les foies de Mezendran; mais a-t-elle pu te consoler de vivre seul? Il faut des compagnons à ceux même qui n'ont point d'ames. Quelle solitude n'est pas un tombeau?

Ils approchoient cependant de la cabane d'Azamet, où il n'étoit pas rentré depuis le matin. Ils entendirent le hennissement d'un jeune cheval qui venoit en bondissant à leur rencontre. Quand il fut auprès du Visir, il le caressa & marcha devant lui en sautant & en hennissant.

Usbeck vit accourir d'une prairie voisine deux belles genisses, qui passèrent & repassèrent devant Azamet. Elles sembloient
lui

lui offrir leur lait. A quelques pas delà, deux chèvres suivies de leurs chevreaux descendirent d'un rocher; elles temoignèrent par leurs cabrioles, la joie de revoir leur maître qu'elles accompagnèrent, en badinant autour de lui.

Bientôt du fond d'un petit verger couvert de jeunes arbres, sortirent quatre ou cinq moutons; ils bêloient, ils bondissoient & léchoient les mains d'Azamet, qui leur rendoit leurs caresses en fouriant. En même tems quelques pigeons vinrent se poser sur sa tête & sur les épaules. Il entroit dans le petit verger qui environnoit sa cabane lorsqu'un coq l'apperçut & fit un cri de joie, & à ce cri plusieurs poules en coquetant, vinrent augmenter son cortège.

Mais les démonstrations de joie & d'amour de tous ces animaux n'égalotent point celles de deux jeunes chiens blancs qui attendoient Azamet à sa porte. Ils ne venoient point

au de vant de lui, & sembloient vouloir lui montrer qu'ils gardoient fidèlement la demeure qu'il leur avoit confiée, mais au moment qu'il entra, ils l'accablèrent des plus vives carettes.

Ils rampoient autour de lui, ils se jettoient à ses piés, ils les léchoient. A la moindre carette que leur faisoit leur maître, ils s'elancoient, ils faisoient de longs circuits autour de la cabane, en courant & en aboyant de toute leur force. L'excès du plaisir leur donnoit de la folie: ils revenoient bien vite tout hors d'haleine s'étendre encore aux piés d'Azamet.

Usbeck sourioit à ce spectacle. Eh bien! lui dit le Visir, tu me vois tel que j'ai été dès mon enfance, l'ami des êtres sensibles. J'ai voulu le bonheur des hommes, ils se sont opposés à mes desseins. Je rends ces animaux heureux et je jouis de leur reconnaissance. Tu vois qu' enfermé dans les rochers de Korasan j'ai des compagnons & que

que ma folitude n'est pas un tombeau. Je vis encore, ô mon chër Usbeck! Je vis encore, j'aime & je suis aimé.

Un Peintre avoit représenté un enfant, tenant une corbeille de fruits. Quelqu' un pour vanter le tableau disoit que ces fruits paroifsoient si naturels, que les oifeaux venoient les bequeter. Un paysan de bon sens qui écoutoit ces louanges, repondit: Asfurément si les fruits sont si bien représentés, l'enfant ne l'est guères. En effet il falloit supposer que la figure fut bien mal peinte, puisque les oifeaux n'en avoient point peur.

Henri quatre pasant par une petite ville, plusieurs députés vinrent au devant de lui, pour le haranguer: un d'entre eux ayant commencé son discours, fut interrompu par un âne qui étoit à vingt pas delà, & qui

qui se mit à braire. Messieurs, dit le Roi, parlez chacun à votre tour, s'il vous plaît; sans cela je ne puis vous entendre.

Un jour ce même Roi fut harangué par un Ambassadeur, qui commença par ces mots: Sire, quand le grand Scipion arriva devant Carthage. Le Roi qui prévint la longueur du discours, & qui voulut le faire sentir à l'Ambassadeur, l'interrompit en lui disant: Quand Scipion arriva à Carthage il avoit diné, & moi je suis à jeun.

Un Predicateur trop zélé qui prononçoit le Panégyrique de Saint François, le loua d'avoir converti dans une Isle deserte dix mille personnes par un seul sermon.

Des Polissons rencontrèrent une bonne Femme qui conduisoit des ânes. L'un d'eux dit: Bon jour la mère aux ânes — Bon jour mes enfans, repondit la bonne Femme.

Un

Un Fanfaron, qui n'étoit rien moins que brave, eut des coups de bâton, & les souffrit patiemment pour ne pas s'attirer un plus grand malheur. A quelques jours delà, il rencontra un Poëte qui avoit lancé quelques Epigrammes & dit qu'il lui donneroit cent coups de bâton. Il vous est bien facile de les donner, lui répartit le Poëte, car vous les avez reçus depuis quatre jours.

Un Evêque faisant la visite de son Diocèse, trouva un curé qui à peine sçavoit lire, et qu'il avoit ordonné prêtre trois mois *auparavant* ^{auparavant}. L'Evêque lui fit plusieurs questions; mais le pauvre curé, que la présence de son Supérieur rendoit encore plus stupide, lui repondit tout de travers. Quel âne de Prélat vous a fait prêtre, dit l'Evêque revolté de la sottise de ce curé? C'est vous, Monseigneur, lui repondit le bon homme d'un ton humble & civil.

Aucune qualité n'assure plus l'immortalité d'un Prince que celle de faire du bien et four tout à ses sujets. C'est de quoi le grand Cyrus, qui vivra toujours dans l'histoire, faisoit ses délices et son plaisir. La libéralité lui paroissoit une vertu véritablement royale, et il ne trouvoit rien de grand, ni d'estimable dans les richesses, que le plaisir, de les distribuer aux autres.

Je ne possède et n'amasse des richesses disoit-il, que pour être en état de distribuer des récompenses à ceux qui servent utilement le public et d'accorder quelque soulagement à ceux qui me feront connoître leurs besoins. Un jour Crésus Roi de Lydie lui représenta qu'il se rendroit lui même pauvre à force de donner, au lieu qu'il auroit pu être le plus riche prince du monde.

Cyrus réprit: et à quelle somme pensez-vous qu'auroient pu monter ces trésors? Crésus fixa une certaine somme qui étoit immense.

immense. Cyrus fit écrire aux Seigneurs de sa cour et leur fit savoir qu'il avoit besoin d'argent. Sur le champ on lui apporta beaucoup plus, que la somme, que Crésus avoit marquée. Voilà, lui dit-il, mes trésors : Voilà les coffres où je garde mes richesses ; le coeur et l'affection de mes sujets.

Darius Roi de Perse envoya de grands présens à Epaminondas ; ceux qui les lui portèrent, reçurent cette réponse de ce grand Capitaine : Si Darius veut être ami des Thébains, il n'est pas nécessaire, qu'il achete mon amitié ; et s'il a d'autres sentimens, il n'est pas assez riche, pour me corrompre.

Que l'on est riche quand on a un ami fidèle et encore plus, quand on en a plusieurs ! Mais qu'on est à plaindre et malheureux, quand

où il voudroit. Le jour étant arrivé, Pithias ne révient point, et Damon est envoyé au fuplice.

Il y alloit d'un pas ferme et fans fe plaindre, lorsque tout à coup on vit paroître Pithias, qui accouroit pour sauver son ami. Le Tyran, en ayant été averti, les fait venir en fa préfence; et charmé d'une telle fidélité, il absout Pithias et les prie avec instance, de vouloir bien les recevoir en tiers dans une si belle amitié. Vous pouvez vous en asurer lui dirent-ils, pourvû que vous vous en rendiez digne.

Trois voyageurs trouvèrent un trésor dans leur chemin & dirent: Nous avons faim, qu'un de nous aille acheter de quoi manger. Un d'eux alla dans l'intention de leur apporter de quoi faire un repas; mais il dit en lui même, il faut que j'empoisonne la viande afin qu'ils meurent en la mangeant & que je
fois

fois le maître du trésor. Il exécuta son dessein & mit du poison dans ce qu'il avoit apporté à manger. Mais les deux autres qui avoient conçu le même dessein contre lui pendant son absence, l'assassinèrent à son retour & demeurèrent les maîtres du trésor. Après l'avoir tué, ils mangèrent de la viande empoisonnée et mouroient aussi tous deux.

Un aveugle marchoit dans une nuit obscure dans les rues avec une lumière à la main et une cruche d'eau sur le dos. Un coureur de pavé le rencontra et lui dit : Simple que tu es à quoi te sert cette lumière ? la nuit et le jour ne sont-ils pas la même chose pour toi ? L'aveugle lui répondit en riant ; Ce n'est pas pour moi que je porte cette lumière, c'est pour les têtes folles qui te ressemblent, à fin qu'ils ne heurtent pas contre moi. et rompent ma cruche.

L'Empereur Charles - quint á la tête d'une armée de soixante mille hommes, et accompagné des plus habiles Généraux d'Italie et d'Espagne, parut devant Mets le 18 Octobre de l'année 1552, et fit investir la ville que défendoit le fameux Duc de Guise. L'attaque et la défense furent d'abord également vigoureuses, mais les Impériaux se découragèrent enfin; et après cinquante-six jours de travaux, pendant les quels Charles avoit perdu plus de trente mille hommes, par les maladies et par le fer des ennemis, il donna ordre de lever le siège.

Ce fut le 25 Octobre 1415 que les François perdirent la fameuse bataille d'Azincourt où ils furent taillés en pièces par Henri cinq Roi d'Angleterre. Elle fut pour nous ce que la bataille de Cannes avoit été pour les Romains. Tout ce que le royaume avoit de plus distingué y perit ou fut fait

prisonnier. On vit à la tête des morts six Princes du sang et le Général de l'armée. Le Prince Anglois sçut mieux profiter de sa victoire que le Général Africain. Peu s'en fallut que la France ne passât entièrement sous son joug; suite funeste & de cette sanglante défaite & des divisions qui dechiroient l'interieur du royaume & la capitale.

Deux Juifs à Constantinople étoient en contestation avec quelques Turcs touchant le Paradis, et soutenoient qu'ils seroient les seuls qui y auroient entrée. Les Turcs leur demandèrent: Puisque cela est ainsi, suivant votre sentiment, ou voulez-vous donc, que nous soyons placés? Les Juifs n'eurent pas la hardiesse de dire que les Turcs en seroient exclus entièrement, et repondirent seulement: Vous serez hors des murailles, et vous nous garderez. Cette dispute alla jusqu' aux oreilles du grand Visir qui dit: Puisque les Juifs

Juifs

Juifs nous placent hors de l'enceinte du Paradis, il est juste qu'ils nous fournissent des pavillons à fin que nous ne soyons pas exposés aux injures de l'air.

Démosthènes dit à un jeune homme qui parloit trop: Qu'un homme sage parloit peu, et que la nature nous avoit donné une langue et deux oreilles, pour montrer qu'il falloit une fois, plus écouter que parler. Il dit une autre fois: Comment celui qui t'a appris à parler, ne t'a-t-il appris aussi à te taire.

Ceux qui ne font que de bonnes actions, et à qui la conscience ne fait point de reproche ne se défient de personne. Les Politiques blamoient Alphonse de ce qu'il alloit sans gardes en public. Un Roi leur dit. il, qui

ne fait que du bien à ses sujets, a-t-il quelque chose à craindre.

Un marchand fit une perte considérable, et recommanda à son fils de n'en dire mot à personne. Le fils promit d'obéir mais il pria son père de lui dire, quel avantage le silence produiroit. Le père répondit: C'est afin qu'au lieu d'un malheur nous n'en ayons pas deux à supporter; l'un d'avoir fait cette perte, et l'autre de voir nos voisins s'en rejouir.

Le Tailleur de Henri le Grand montra un jour à ce Prince un livre rempli de quelques réglemens, qu'il avoit composés sur l'Etat et sur le Gouvernement. Le Roi appella un de ses Officiers et lui dit: Qu'on

me fasse venir mon Chancelier pour me faire un habit, puisque mon tailleur veut me faire des réglemens.

Un païsan de peu d'esprit, qui avoit mal aux yeux, s'adressa à un Maréchal, et le pria de lui donner quelque remède. Le Maréchal lui appliqua un emplâtre, dont il se servoit pour les chevaux: mais le malade en devint aveugle, et fit faire les plaintes à la justice. Le Juge informé du fait le chassa et lui dit: Retire-toi tu n'aürois pas cherché un Maréchal au lieu d'un Médécin, si tu n'étois un âne.

Philippé Roi de Macedoine étant un jour fort embarassé d'affaires ne voulut point juger le procès d'une Dame et pour se desculper, il lui disoit qu'il n'avoit pas le loisir.

La

La Dame lui dit: Si vous voulez vous reposer, renoncez donc à la royauté. Ces paroles le touchèrent, et il termina son affaire sur le champ.

Un Prince railloit un de ses courtisans qui l'avoit servi dans plusieurs ambassades et lui disoit qu'il ressembloit à un boeuf. Je ne sçais pas à qui je ressemble, repondit le courtisan, mais je sçais, que j'ai eu l'honneur de vous représenter en plusieurs occasions.

Un bosfu ayant oui dire à un Ministre dans son sermon que tout ce que Dieu a fait, est bien fait, dit en lui même: Cela est fort difficile à croire & attendit le Predicateur à la porte du temple, à qui il dit: Monsieur le Predicateur, vous avez dit, que Dieu avoit

avoit bien fait toutes choses . voyez comme je suis fait. Le Ministre lui repondit: Mon ami, il ne vous manque rien - vous estes fort bien fait pour un boslu.

Dans un village de Poitou une femme après une grande maladie tomba en létargie. Son mari la crut morte, il l'enveloppa seulement d'un linge selon la coutume des pauvres gens du païs et la fit porter en terre. En allant à l'église celui qui la portoit, passa si près d'un buisson, que les épines l'ayant piquée elle revint de sa letargie. Quatorze ans après elle mourut tout de bon. Comme on la portoit en terre & que l'on approchoit d'un buisson, le mari se mit à crier deux ou trois fois: N'aprochez pas des hayes.

Un Jardinier qui avoit besoin d'eau en demanda au ciel. Sa prière fut exaucée, mais il en eut beaucoup plus, qu'il en demandoit, car au lieu d'une petite pluie il tomba un si gros orage qu'il dit ces mots qui ont depuis passé en proverbe : On veut bien de l'eau, mais non pas une orage.

Histoire de Whittington.

Richard Whittington étoit né à la campagne, à quelque peu de distance de Londres, dans un lieu fort obscur; mais il avoit reçu de la nature un bon esprit & un bon cœur. Comme il ne pouvoit subsister à la campagne, il vint à Londres, couvert de haillons et pressé de faim. Là il trouva un marchand

nomie l'izumon

chand, qui touché de sa misère le mit dans la cuisine en qualité de marmiton.

Il se fit bientôt aimer et estimer de tous ceux de la maison par ses manières insinuantes; excepté de la cuisinière qui le tourmentoit et maltraitoit jusqu' à lui jeter à la tête le premier meuble qu'elle rencontroit. Il s'en vengea dans la fuite d'une manière qui lui fit beaucoup d'honneur et qui marque la noblesse de son ame.

Un jour que le maître de la maison, qui étoit fort riche faisoit partir un vaisseau pour aller trafiquer il demanda à Whittington ce qu'il vouloit hazarder sur ce vaisseau et l'exhorta de ne pas négliger l'occasion. Il répondit, que n'ayant pas un sou, dont il pût disposer, il se voyoit hors d'état de hazarder la moindre chose.

Comme on l'interrogea pour la seconde fois, s'il ne pouvoit rien du tout contribuer?

il repondit avec beaucoup de foudmiffion, qu'il ne poffedoit qu'un chat, qu'il avoit acheté pour fe garantir des fouris et des rats qui ne lui laiffoient aucun repos, et que pour cette raifon il auroit même bien de la peine à s'en défaire.

Le marchand infifta, et lui recommanda de mettre ce chat à la groffe aventure & de le porter inceffamment à bord du vaiffeau qui alloit partir. Whittington obéit quoiqu'à regret, & le vaiffeau partit fous les aufpices les plus favorables. Cependant il furvint une tempête qui jetta le vaiffeau fur les côtes de la Barbarie, en un lieu où aucun vaiffeau anglois ni européen n'étoit venu trafiquer. L'or y étoit en auffi grande abondance que le plomb. Les Anglois y furent bien reçus, le roi acheta toute la charge du vaiffeau, et les régala à fa table.

A peine eut-on fervi, qu'une multitude de rats et de fouris fe répandit de tous côtés
les

sur les tapis (car c'est la coutume chez les Turcs de manger à terre, les jambes croisées) et se mirent à ronger les viandes. Le capitaine du Vaisseau surpris de ce qu'il voyoit demanda à un des Gentilshommes du Roi, „Si c'étoit pour le plaisir, qu'ils conservoient ces animaux & s'ils ne leur faisoient point de mal.“ On lui repondit, qu'on ne les souffroit que parce qu'on ne pouvoit les extirper à cause du grand nombre.

Le Gentilhomme ajouta, que le Roi donneroient bien la moitié de son revenu à celui qui pourroit en débarrasser la cour. Sa table en fourmilloit & sa chambre à coucher, tellement qu'il n'osoit se mettre au lit, qu'il n'eût posé des gardes pour écarter ces animaux de son chevet, afin qu'il pût reposer. Si ce n'est que cela dit le capitaine, j'ai une bête sur mon vaisseau qui garantira sûrement le Roi des attentats de ces animaux.

Le Roi qui l'entendoit se lève, embrasse

le capitaine et lui dit. „Que s'il pouvoit lui procurer une telle bête, il rempliroit son vaisseau, d'or, d'argent et de perles.“ Alors le capitaine alla prendre le chat, le fit voir au Roi, & le lacha en même tems parmi les souris, qu'il égorgea les unes après les autres, puis en fit un tas, comme un trophée, en memoire de sa victoire.

Le Roi & ses courtisans admiroient le courage et l'adresse du chat et le premier ne voulut rien épargner pour en faire l'acquisition; il donna au Facteur du vaisseau pour le chat seul, plus qu'il n'avoit donné pour la charge de tout le vaisseau. Le vaisseau retourna heureusement en Angleterre avec tous ses trésors, & le Facteur fit remarquer au marchand ceux qu'il avoit reçus pour le chat de Whittington.

Le généreux marchand les rémit au jeune homme, sans en garder la moindre chose pour lui. Whittington ne savoit que pen-
 ser

fer de ce qu'il voyoit ; il crut d'abord qu'on vouloit se moquer de lui, mais lorsqu' il sçut sûrement que les richesses lui appartenoient, son premier soin fut de se mettre à genoux & de rendre graces à Dieu de ce qu'il avoit jetté les yeux sur une aussi vile créature qu'il estoit, et pour temoigner sa reconnoissance envers son maître, il mit tous ces trésors à ses piés, l'assurant que tout ce qu'il possédoit estoit à son service.

Son maître l'ayant remercié sans rien accepter de lui il se tourna vers la fille de la maison et lui dit : Que si elle avoit envie un jour de se marier, il contribueroit volontiers de tous ses biens pour lui faire avoir le plus riche parti de la ville. Il fit aussi des largeesses à tous ceux qui avoient été employés sur le vaisseau et même envers tous les domestiques de la maison, chacun selon sa condition. Pour se venger de la cuisinière inhumaine, il lui fit une dot de cinq cens écus.

Quand *Whittington* fut équipé, il avoit tout un autre air qu'au-paravant. On l'eut pris pour un autre homme. Comme outre cela il avoit un grand sens et que les moeurs estoient pures et innocentes son maître résolut de le donner pour époux à sa fille, qui à cause de la régularité de sa conduite avoit déjà conçu de l'estime pour lui dans son état d'humiliation. Le parti fut accepté, & les nœces se célébrèrent avec beaucoup de pompe & d'éclat.

Sa modestie, jointe aux qualités de son esprit, lui attira l'estime et l'amitié de tout le monde, et le firent parvenir aux plus grandes charges, de la ville de Londres. Il fit un très noble usage de ses trésors. Il fonda des hopitaux et des Colleges, où il entretenoit certain nombre de personnes pour la lecture de l'Écriture sainte. Il eut en plusieurs occasions l'honneur de traiter le Roi, qui eut toujours pour lui

une affection telle qu'il est rare qu'un Prince en ait pour son sujet.

Jl vécut sous quatre Rois d'Angleterre; sçavoir sous *Richard* second, sous *Henri* quatre, sous *Henri* cinq & sous *Henri* six, c'est sous ce dernier qu'il se vit au comble de la fortune. Jl mourut enfin rassasié de jours environ l'an 1455, regretté des pauvres & de tous les gens de bien, auxquels il avoit souvent donné des marques de son bon coeur et de son honnêteté

Un Echévin de Saumur en *Anjou*, choisi pour haranguer le Roi, commença ainsi sa harangue: Les habitans de votre ville de Saumur *Sire*, ont tant de joie de voir votre *Majesté* que . . . après ces paroles il demeura court. Ce qui obligea le Duc de *Bresai* à dire au Roi: *Oui, Sire*, les habitans de Saumur

ont tant de joie de voir votre *Majesté*, qu'ils ne peuvent l'exprimer.

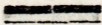
Un Soldat Romain ayant un procès, il pria Auguste de le protéger. L'Empereur lui donna un de ses courtisans pour le conduire chez les Juges. Le Soldat fut assez hardi pour dire à Auguste: Seigneur, je n'en ai pas usé de la sorte, quand vous etiez en peril dans la bataille d'Actium; moi même j'ai combattu pour vous. En disant ces mots il découvrit les blessures qu'il avoit reçues. Ce reproche ^{le} toucha tellement qu'il alloit lui même au barreau défendre ce soldat.

Un chien etoit accoutumé d'aller à la boucherie. On lui mettoit une serviette à la gueule et dans cette serviette l'argent de la
quantité

quantité de viande qu'on fouhaitoit. On lui diſoit le nom du boucher qu'il connoiſſoit; il faisoit ſon meſſage & rapportoit la viande au logis. Il fut un jour rencontré par d'autres chiens qui voulurent le dévaliſer. Il entra dans la boutique d'un Paticier, mit ſa ſerviette à terre, vint ſe battre contre les autres chiens, les mit en fuite, vint reprendre ſa viande & continua ſa route.

Un Grand Duc de Toſcane avoit un jeune Prince de ſept ans, qui donnoit tous les jours des marques d'un éſprit très préſent & admirable pour ſon âge. Il l'aima beaucoup, & le fit voir à toutes les perſonnes de qualité qui viſitoient ſa cour. Il arriva en ce tems là que le Roi d'Eſpagne envoya un Ambaſſadeur à Florence, auquel le Duc fit voir ſon fils, qui repondit fort ſpirituellement à pluſieurs queſtions qu'on lui fit. L'Ambaſſadeur lui dit d'un air moqueur:

Quand



Quand les enfans ont tant d'ésprit à sept ans,
ils ont d'ordinaire peu de jugement quand
ils sont avancés en âge. Monsieur l'Am-
bassadeur, dit le jeune Prince vous aviez
sans doute beaucoup d'ésprit à l'âge de sept
ans.



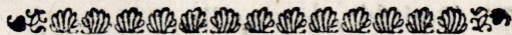
Uebungen,

aus dem

Deutschen

ins

Französiſche.



Seyd sehr vorsichtig in euren Reden, sprechet wenig und sprechet bescheiden. Fliehet den Ruf eines Schwäkers, und seydt niemals der erste, weder Neuigkeiten zu erzählen, noch sie zu glauben. Ehret immer die Wahrheit, und lüget niemals. Man hält den Namen des Lügners für den größten Schimpf, den man einem Menschen sagen kann, und man hat Recht.

Vorsichtig, *circonspect.*

Die Rede, *le discours.*

Bescheiden, *modestement.*

Fliehen, *éviter.*

Der Ruf, *la réputation.*

Ein Schwäker, *un babillard.*

Niemals, *nie, ne jamais.*

Die Neuigkeit, la nouvelle.

Erzählen, débiter.

Ehren, respecter.

Lügen, mentir.

Halten, tenir.

Der Lügner, le menteur.

Der Schimpf, l'injure.

Recht haben, avoir raison.

Die Menschen sind fast nie mit ihrem Stande zufrieden; indessen würden sie alle vergnügt seyn, wenn sie dem Rath des Weisen folgten, welcher sagte: Wenn du vergnügt seyn willst, so setze dich in den Stand, darinn du seyn sollst; thue gern, und ohne Widerstand, was du zu thun schuldig bist, und begnüge dich mit dem, was du besitzest.

Fast, presque.

Mit seinem Stande zufrieden seyn, être content de son état.

Indessen, cependant.

Folgen, suivre.

Der Rath, le conseil.

der Weise, le sage.

Bergnügt seyn, être content.

Sich setzen, se mettre.

Der Stand, die Lage, la situation.

Der Widerstand, la résistance.

Schuldig seyn, être obligé.

Sich begnügen, se contenter.

Besitzen, posséder.

Der Kaiser Nero war einer der größten Bösewichter, die man in der Geschichte findet. Er ließ hinrichten seine Mutter, verschiedene von seinen Anverwandten, und eine große Anzahl der rechtschaffensten Männer. Er zündete die Stadt Rom an, um sich das abscheuliche Vergnügen zu verschaffen sie brennen zu sehen, und verfolgte die Christen als Urheber dieser Feuersbrunst. Er war

endlich gezwungen, sich zu entleiben, um
der öffentlichen Rache zu entgehen.

Der Kaiser, l'Empéreur.

Ein Bösewicht, un scélérat.

Hinrichten lassen, faire mourir.

Berschiedene, plusieurs.

Ein Verwandter, un parent.

Die Anzahl, le nombre.

Die rechtschaffensten Männer, les plus ho-
nêtes gens.

Etwas anzünden, mettre le feu à. q. ch.

Abscheulich, horrible.

Sich verschaffen, se procurer.

Brennen, bruler.

Verfolgen, persécuter.

Der Urheber, l'auteur.

Die Feuersbrunst, l'incendie.

Gezwungen seyn, être forcé.

Sich entleiben, se poignarder,

Die Rache, la vengeance.

Öffentlich, public, ique.
 Entgehen, échapper.

Man fragte einem Menschen von gemeinem Stande, der am Hofe des Königes Ludwigs des eilften lebte, wie viel er verdiente? Ich verdiene so viel als der König, antwortete er, denn wir leben beide auf Gottes Unkosten, und wenn wir aus der Welt gehen werden, so wird er nicht mehr davon tragen, als ich.

Jemand um etwas fragen, demander à
 quelqu'un quelque chose.

Ein Mensch von gemeinem Stande, un hom-
 me de basse condition.

Wie viel, combien.

Berdienen, Gewinnen, gagner.

Eben so viel, so viel, autant.

Antworten, répondre.

Leben, vivre.

Die Unkosten, les dépens.

Aus der Welt gehen, sortir du monde.
 Davon tragen, en emporter.

Ein Churfürst nachdem er zu seinem Hofnarren gesagt: was soll ich dir zum Neujahrsgeſchenke geben? fragte ihn dieſer: warum wollt ihr mir Neujahrsgeſchenke geben? damit, antwortete der Churfürst, daß du ein ehrlicher Mann seyst, wie meine andere Diener. Gebet mir nur nichts, versetzte der Hofnarr, denn ich will es ohne Belohnung seyn.

Ein Churfürst, un Electeur.

Ein Hofnarr, un bouffon.

Das Neujahrsgeſchenke, les étrennes.

Geben, donner.

Warum, pourquoi.

Damit, daß ic. afin que.

Ein ehrlicher Mann seyn, etre honnête
 homme.

Wie

Wie, comme.

Ein Diener, un serviteur.

Bersehen, repliquer.

Die Belohnung, la récompense.

Jemand sagte, um die Schlesier zu verachten, daß sie wären nur Eselsfresser. Ein Schlesier gegenwärtig bey dieser Rede, fragte ihn, ob er in dem Lande gewesen wäre? und der andere, da er geantwortet, ja, sagte dieser: Es ist doch erstaunlich, daß sie euch nicht aufgefressen haben.

Ein Schlesier, un Silésien.

Schlesien, la Silésie.

Berachten, mépriser.

Ein Esel, un âne.

Ein Eselsfresser, un mangeur d'âne.

Gegenwärtig, présent.

Die Rede, le discours.

Das Land, le país.

Erstaunlich, étonnant.

Fressen, auffressen, essen, manger.

Doch, donc.

Cicero that diese Fragen und diese Antworten: welcher ist der Reiche? derjenige, der nichts begehrt. - Welcher ist der Arme? der Geizige.

Eben derselbe, als er einst vor Aufidius Haus vorbei gieng, welcher niemals aus seiner Stube kam, und sein Leben im Müßig gange zubrachte, und sich um nichts bekümmerte, sagte: Aufidius ist hier begraben.

Thun, machen, faire.

Die Frage, la demande.

Die Antwort, la réponse.

Welcher, quel.

Der Reiche, le riche.

Derjenige, celui.

Begehren, désirer.

Der Geizige, l'avare.

Ein Haus vorbey gehen, passer devant une maison.

Niemals aus seiner Stube kommen, ne jamais sortir de sa chambre.

Zubringen, passer.

Der Müßiggang, l'oisiveté.

Sich bekümmern, sich mischen, se mêler.

Begraben seyn, être enterré.

Philippus von Macedonien, als er an einem Tage drey gute Nachrichten empfieng, sagte er: O Glück! sende mir ein kleines Unglück zu, um so großem Glück die Wage zu halten. Diese drey gute Nachrichten waren, eine gewonnene Schlacht, die Geburt eines Sohnes, und der Preis in den olympischen Spielen erhalten.

Philippus, Philippe.

Macedonien, Macédoine.

Der Tag, le jour.

- Die Nachricht, Neuigkeit, la nouvelle.
 Empfangen, erhalten, recevoir.
 Das Glück, la fortune.
 Senden, schicken, envoyer.
 Das Unglück, le mal.
 Die Waage halten, contrepéser.
 Eine gewonnene Schlacht, le gain d'une
 bataille.
 Die Geburt, la naissance.
 Der Preis, le prix.
 Die olympischen Spiele, les jeux olympiques.
 Erhalten, davon getragen, remporté.
-

Ein gewisser König von Persien, ließ sich von jedermann anreden. Eines Tages brachte ihm ein Bauer in der hohlen Hand, Wasser zum Geschenk, weil man den König von Persien nicht mit leeren Händen anreden durfte, und weil er nur dieses ihm zu geben hatte. Der König belohnte ihn, und sagte: daß er sähe auf den Willen und nicht auf das Geschenk.

Gewiß, certain.

Ein gewisser, un certain.

Persien, la Perse.

Von jedermann, de tout le monde.

Zum Geschenk bringen, présenter.

Der Bauer, le payfan.

Die hohle Hand, le creux de la main.

Leer, vide.

Anreden, aborder.

Wagen, dürfen, oser.

Nur, ne que.

Belohnen, recompenser.

Sehen, avoir égard.

Der Wille, la volonté.

Das Geschenk, le présent.

Einst sprach man in einer Gesellschaft, von Aerzten, und sagte, daß sie zu nichts nützlich wären. Ein junger Advokat der gegenwärtig war, sagte: Glaubt dies nicht, denn sie sind wenigstens gut, die zu vielen Leute von der Welt zu nehmen. Was mich betrifft sagte

sagte ein Arzt, der nicht große Praxis hatte,
niemand ist, der über mich klagt. Das ist
wahr, erwiederte der Advokat, denn ihr töd-
tet alle, die ihr behandelst.

Die Gesellschaft, la compagnie.

Der Arzt, le médecin.

Zu nichts nützlich seyn, n'être bon à rien.

Gegenwärtig, présent.

Glauben, croire.

Die zu vielen Leute, le trop de gens.

Nehmen, ôter.

Was mich betrifft, pour moi.

Die Praxis, la pratique.

Klagen, sich beklagen, se plaindre.

Erwiedern. répondre.

Tödten, tuer.

Behandeln, traiter.

Carl der Zwölfte König von Schweden spa-
zierte eines Tages nahe bey Leipzig. Ein
Bauer kam, warf sich zu seinen Füßen, und
beklagte

Einst als Heinrich der Vierte, umgeben
 war von den Großen seines Reichs, und
 von vielen fremden Ministern, fiel die Un-
 terhaltung auf große Krieger. Meine Herrn,
 sagte der König, indem er die Hand, auf
 die Schulter von Crillon legte, dieß ist der
 erste Feldherr auf der Welt. Ihr habt ge-
 logen, Sire: Ihr sehd es, versetzte Crillon
 lebhaft, mehr gewohnt, die Wahrheit zu
 Rathe zu ziehen, als die Wohlstandigkeit.

Umgeben werden, être entouré.

Das Reich, le royaume.

Fremd, étranger.

Fallen, tomber.

Die Unterhaltung, la conversation.

Der Krieger, le guerrier.

Die Schulter, l'épaule.

Dieß ist, voilà.

Der Feldherr, le capitaine.

Lügen, mentir.

lebhaft, vivement.

Gewöhnt, accoutumé.

Zu Rathe ziehen, consulter.

Die Wohlstandigkeit, la bienfiance.

Nachdem der König Pyrrhus, zwey Schlachten gegen die Römer verloren hatte, sahe er, daß seine Armee beinahe zu Grund gerichtet war: Ich bin verloren, sagte er, wenn ich noch eine dritte verliere. Er gab also zu erkennen, daß es Siege gäbe, die so hoch zu stehen kommen daß es vortheilhafter ist, sie nicht zu ersechten.

Die Schlacht, la bataille.

Gegen, contre.

Der Römer, le Romain.

Verlieren, perdre.

Die Armee, l'armée.

Zu Grund gerichtet, ruiné.

Zu erkennen geben, faire connoître.

Der Sieg, la victoire.

Hoch zu stehen kommen, couter cher.

Vortheilhaft, avantageux.

Erfechten, obtenir.

Die Hauptbeschäftigung der Hottentotten ist die Sorge für ihre Heerden von Schaafen und Ochsen. Die wilden Thiere sind viel zahlreicher und mehr zu fürchten in diesem Theile von Afrika, als in unsern Gegenden. Die Löwen sind daselbst nicht gemein; aber die Leoparden, die Tiger, und andere böse Thiere, zernichten die Heerden.

Die Beschäftigung, l' occupation.

Die Hauptbeschäftigung, l' occupation principale.

Ein Hottentotte, un Hottentot.

Die Sorge, le soin.

Die Heerde, le troupeau.

Ein Schaaf, un mouton.

Ein Ochse, uu boeuf.

Ein wildes Thier, une bête sauvage.

Zahlreich, nombreux, se.

Fürchten, craindre.

Der Theil, la partie.

Die Gegend, la contrée.

Daselbst, y.

Gemein, commun.

Ein böses Thier, un animal malfaisant.

Zernichten, détruire.

Da die Hottentotten keine Schätze haben noch andere Reichthümer, und ihre Heerden die einzigen Güter sind, die sie besitzen, so haben sie folglich wenige Gelegenheiten zu Streitigkeit: es herrscht unter ihnen ein allgemeines Wohlwollen, sie vereinigen sich durch die Bande einer brüderlichen Freundschaft, und leben allezeit in Frieden.

Da, comme.

Ein Schatz, un trésor.

Der Reichthum, la richesse.

Die einzigen Güter, les seuls biens.

Besitzen, posséder.

Folglich, par conséquent.

Gelegenheit zu Streit, occasion de querelle.

Herrschen, regner.

Unter, parmi.

Ein allgemeines Wohlwollen, une bienveillance universelle.

Sich vereinigen, se réunir.

Die Bande, les liens.

Die brüderliche Freundschaft, l'amitié fraternelle.

In Frieden leben, vivre en paix.

Die Kleidung der Hottentotten ist so wie die Kleidung aller wilden Völker von Thierhäuten. Die Weiber sind bekleidet mit Schaaffellen so wie die Männer, die Wolle auswärts während des Sommers, und inwendig, während des Winters. Die Hottentotten machen ein Getränk, von einer gewissen Wurzel und von Honig, an welchem sie sich einigemal berauschen.

Die Kleidung, l'habillement.

Das Volk, le peuple.

Wild, sauvage.

Eine Thierhaut, une peau de bête.

Das Weib, la femme.

Bekleidet, vêtu.

Die Wolle, la laine.

Auswendig, en dehors.

Während, pendant.

Der Sommer, l'été.

Inwendig, en dedans.

Der Winter, l'hiver.

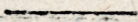
Ein Getränk, une boisson.

Die Wurzel, la racine.

Der Honig, le miel.

Einigemal, quelquefois.

Sich berauschen, s'enivrer.



Was die Religion der Hottentotten betrifft, so scheint es durch den Bericht dererjenigen die sie wohl kennen, daß sie keinen Gott er-

kennen

kennen, welchem sie Verehrung schuldig wären. Sie haben keine Idee vom Gebet: sie fürchten nur einige böse Geister, welchen sie alle Unglücke zuschreiben, die ihnen begegnen.

Was betrifft, quant à &c.

Die Religion, la religion.

Scheinen, paroître.

Der Bericht, le rapport.

Kennen, connoître.

Erkennen, reconnoître.

Schuldig seyn, devoir.

Die Verehrung, le culte.

Die Idee, l'idée.

Das Gebet, la prière.

Das Unglück, le malheur.

Zuschreiben, attribuer.

Begegnen, wiederfahren, arriver.

Die Hottentotten geben ihren Kindern wenig zur Heirath; es ist nur ein Ochs oder zwey Schaaf; aber der Älteste von den Edhe-
nen.

nen erhält nach dem Tode seines Vaters die ganze Erbschaft. Die Güter welche Männer, oder Weiber zur Heyrath mitbringen, kehren nach ihrem Tode, zu der Familie zurück, aus welcher sie herkommen, wenn sie ohne Kinder sterben.

Das Kind, l'enfant.

Die Heyrath, le mariage.

Der älteste, l'ainé.

Der Tod, la mort.

Die Erbschaft, l'heritage.

Die Güter, les biens.

Mitbringen, porter.

Zurückkehren, retourner.

Die Familie, la famille.

Herkommen, fortir.

Ohne, sans.

Sterben, mourir.

Es ist bey den Hottentotten, ein grausamer Gebrauch, dieß ist, daß sie begraben,
unt

um so zu sagen, lebendig die alten Leute, Männer oder Weiber, welche das Alter erschöpft hat, und außer Stand gesetzt, zu arbeiten: sie verschließen sie in eine Hütte, entfernt vom Dorfe, und lassen sie umkommen, ohne ihnen die geringste Hülfe zu geben.

Der Gebrauch, l'usage.

Grausam, barbare.

Begraben, enterrer.

Lebendig, vivant.

Die alten Leute, les vieilles gens.

Das Alter, la vieillesse.

Erschöpfen, épuiser.

Setzen, mettre.

Außer Stand, hors d'état.

Arbeiten, travailler.

Verschließen, enfermer.

Eine Hütte, une cabane.

Entfernt, éloigné.

Das Dorf, le village,

Umkommen, périr.

Die geringste Hülfe, le moindre secours.

